

Jour 1

Le fourgon de l'administration pénitentiaire traversait la campagne berrichonne qui s'éveillait doucement. Une brume évanescence s'élevait en de longs filaments au-dessus des champs de sorgho et d'avoine qui remplaçaient, en raison du réchauffement climatique, les traditionnels blé, colza et orge. Le chauffeur, un homme d'une quarantaine d'années à la calvitie précoce, voyait à sa gauche le soleil entamer son incessante course vers le sud.

Le détenu, accompagné d'un gardien et d'un conducteur, avait quitté la maison centrale de Poissy⁽¹⁾ pour rejoindre celle de Saint-Maur, implantée dans l'Indre, à quelques kilomètres de Châteauroux. Les mornes cités de la banlieue parisienne et ses embouteillages avaient cédé progressivement la place aux paysages plus ou moins bucoliques de l'Île-de-France.

L'ordre de mission stipulait d'éviter les autoroutes jusqu'à hauteur de Chartres. Sans se poser de questions, le chauffeur avait obtempéré. Il s'était engagé un peu plus loin sur l'A10. La fluidité du trafic lui permit de rouler rapidement et il s'imagina être de retour à son domicile en fin d'après-midi.

Incarcéré depuis plus de sept ans pour meurtre, Antonio Pitarelli fulminait dans l'un des compartiments réservés aux prisonniers. Depuis sa condamnation, il était transféré pour la seconde fois. À l'issue du verdict, il avait été écroué à Arles, avant d'être acheminé

(1) Maison centrale : prison réservée aux détenus condamnés pour de longues peines.

à Poissy après une violente agression envers un fonctionnaire. Suite à de nombreux problèmes, l'administration pénitentiaire, avec l'accord d'un juge, avait décidé de le placer dans une maison centrale plus sévère. Les gardiens de celle de Saint-Maur l'attendaient de pied ferme.

De son réduit ressemblant à une cage, Pitarelli observait l'intérieur du véhicule en silence. Conçu pour transporter six détenus, il était divisé en une rangée de six petites cellules isolées les unes des autres par un solide treillis. Un siège fixé au plancher constituait un confort sommaire. Chacune comprenait une porte grillagée. Un couloir coincé en longueur entre les compartiments et le côté du fourgon permettait au maton de surveiller les passagers. Le fonctionnaire bénéficiait d'un strapontin situé à côté de l'accès arrière. Une radio le reliait à l'avant. La cloison interdisait la vision entre la cabine du chauffeur et la partie réservée aux prisonniers et leur gardien.

Son espace vital réduit à sa plus simple expression, Pitarelli n'avait personne à qui adresser la parole. Transféré seul, les autres cellules restaient désertes. Son animosité envers le surveillant ne l'incitait pas à engager la conversation. Celui-ci ne s'en préoccupait guère, trop concentré à remplir la grille de mots croisés d'un magazine télé.

Pour la énième fois de sa vie de captif, l'Italien se remémora son arrestation à Villard-de-Lans⁽²⁾, village montagnard du massif du Vercors. Après avoir pris en otage Gérard Erino, un gendarme retraité s'intéressant de trop près à ses activités lucratives et illégales, il s'était confiné avec son frère Paolo à l'intérieur d'un chalet appartenant au chef du gang, amateur de minéraux précieux et rares. À la suite de moult tractations négatives avec le négociateur de la gendarmerie, le GIGN avait donné l'assaut. Dès son intrusion, Pitarelli ouvrit le feu, blessant légèrement un membre de l'unité d'élite. Ses collègues répondirent en l'atteignant à l'épaule. Plus prosaïque, Paolo se rendit sans émettre de résistance, pendant qu'un autre groupe libérait l'otage. Jugé pour ces faits et l'assassinat d'un complice,

(2) *Ça va m'occuper !* du même auteur, chez le même éditeur.

guide de haute montagne et meurtrier lui-même, Pitarelli n'avait bénéficié d'aucune circonstance atténuante.

Un crissement de freins l'arracha de ses pensées, alors que le juron du chauffeur traversa la cloison. Aucun hublot ne permettait au détenu de regarder vers l'extérieur. Seule, une timide clarté s'invitait à l'intérieur grâce à une fenêtre rectangulaire disposée du côté du couloir et en hauteur.

Antonio rongea son frein. Au premier incident et si la chance se présentait, il n'hésiterait pas à se défaire du surveillant. Il avait envisagé de feindre un malaise, mais l'homme avertirait son collègue avant de le secourir. Le règlement précisait : « *Ne jamais intervenir seul* ». Le fonctionnaire, de nature malingre, opposerait peu de résistance, à l'opposé du chauffeur, un individu à la carrure imposante. Pour rehausser les difficultés, les deux arboraient un pistolet automatique à la ceinture.

L'administration pénitentiaire avait hésité à transférer ce DPS au cours du mois. Détenu particulièrement surveillé, une simple voiture n'aurait jamais permis aux gardiens de voyager sereinement. Le syndicat avait montré son désaccord. Quant à la gendarmerie, rodée à ce genre de responsabilités, ses effectifs suremployés ne toléraient actuellement pas ce surcroît de charges de travail. Le fourgon cellulaire avait donc été mis à la disposition des deux hommes pour rejoindre la maison centrale de Saint-Maur. Les missionnés avaient renâclé en se cachant derrière les notes de service. Deux fonctionnaires pour assurer un tel transfert relevaient de l'inconscience. Mais l'administration pénitentiaire, tout en connaissant les risques encourus, ne voulut rien savoir en prétextant également un manque de personnel.

— J'ai envie d'pisser ! s'écria Pitarelli en frappant la porte grillagée avec les poings.

Il s'exprimait avec un léger accent florentin et bougeait ses bras en même temps. Malgré les menottes, ses mains s'agitaient comme si leur propriétaire souhaitait appuyer sa phrase.

— La ferme ! rétorqua le gardien en levant la tête, surpris par la véhémence du détenu qui n'avait pas proféré un mot depuis leur départ.

— Si vous ne stoppez pas, j’urine contre la cloison !

L’Italien était connu pour être un prisonnier difficile et le surveillant n’avait aucune envie de nettoyer le véhicule à son retour. Sans utiliser la radio, il frappa contre la séparation et s’adressa au chauffeur :

— Arrête-toi à la prochaine aire de repos.

Sans attendre la réponse, il retourna s’asseoir après avoir jeté un œil torve au passager. Le moteur de l’aération émettait un vrombissement lancinant. Aux aguets, Antonio surveillait son geôlier. Enfermé dans sa cage et réduit à l’immobilité, il rongea son frein. Il n’hésiterait pas à tenter de s’évader si l’occasion se présentait. Selon lui, elle serait plus favorable dès qu’il sortirait. La radio grésilla et le chauffeur signifia :

— On vient de passer à la hauteur d’Orléans. On s’arrête à la prochaine aire de repos.

Le maton acquiesça d’un mot avant d’aviser son prisonnier. Curieusement, celui-ci ne fit aucun commentaire.

Les paysages du Loiret défilaient, indifférents aux yeux du chauffeur. À l’arrière, Antonio figurait l’endormissement et son gardien achevait sa grille de mots croisés. L’Italien ouvrit un œil en décelant le ralentissement du fourgon.

— On y est, dit-il en se redressant.

— Attends deux minutes. Le collègue va vérifier les chiottes.

— Comment ça, les vérifier ?

— Ne crois pas que nous te laisserons y aller seul comme un grand garçon. Devant sa fausse perplexité, l’homme s’expliqua : Il va sécuriser les toilettes, en interdire l’accès pendant notre présence ; tu pourras ainsi t’en donner à cœur joie.

Pitarelli grommela une phrase incompréhensible dans sa langue natale. Le fourgon s’immobilisa au plus près du petit bâtiment. La porte du conducteur claqua et seul l’écho des véhicules circulant sur l’autoroute s’invita dans l’habitacle. Plusieurs minutes s’écoulèrent avant qu’un bruit sourd ne résonne contre la paroi arrière.

— C’est moi !

Le gardien ouvrit et le chauffeur s'engouffra à l'intérieur. Il pria Antonio de s'approcher. Celui-ci tendit ses bras et le maton empoigna la chaîne de conduite des menottes.

— En route.

Ils marchèrent côte à côte sous la surveillance du deuxième fonctionnaire, resté légèrement en retrait. Parvenu à l'entrée des toilettes hommes, celui-ci stipula en s'éloignant pour contourner le local :

— J'ai repéré une petite fenêtre à l'arrière et je n'aimerais pas que notre ami nous fausse compagnie.

Son collègue renchérit :

— Laisse la porte ouverte.

Pitarelli se hérissa.

— Hé ! J'suis pas un chien et je veux faire la grosse commission. Détachez-moi, chef, et fermez cette porte. Je ne coincerai pas le verrou. J'ai le droit à ma timidité.

— Mon intimité, le corrigea son vis-à-vis.

Le second surveillant prit sa faction à l'arrière du local.

— Les bracelets, fit Pitarelli en tendant, avec insistance, ses poignets face à l'autre maton.

L'homme haussa les épaules sans répondre. Le cri d'une mère appelant son fils près des jeux pour enfants le fit se retourner. Pitarelli profita de ce moment d'inattention pour asséner un violent coup de pied dans les reins du maton. Surpris, il perdit l'équilibre. Son agresseur se précipita sur lui et d'un geste précis et malgré ses menottes, il lui brisa la nuque. L'homme s'affaissa sur le sol sans un bruit, le regard semblant observer un ciel matinal qu'il n'aurait jamais plus l'occasion d'apprécier.

L'Italien scruta les alentours. La femme et son fils se dirigeaient vers leur voiture en papotant, le mari appuyé nonchalamment sur le capot, matant discrètement deux adolescentes vêtues d'un short et d'un débardeur. De nombreux véhicules paraissaient abandonnés par leurs propriétaires. À l'inverse, l'aire de pique-nique regorgeait de monde. Quelques personnes discutaient çà et là ; d'autres, concentrées sur leur téléphone portable, semblaient déconnectées de la réalité. À l'extrémité du parking, une rangée de poids lourds garés en file

indienne, comme prêts pour une parade, attendaient que leurs chauffeurs aient achevé ce qui paraissait être une réunion à l'abri d'un bosquet de chênes imposants. Personne n'avait remarqué le drame survenu une minute auparavant.

Sans perdre un instant, le meurtrier s'éloigna en direction des camions et à l'opposé de la vue du second surveillant. Dans quelques secondes, celui-ci rejoindrait son collègue et ses cris de détresse retentiraient.

L'Italien longea la file des ensembles routiers pour se diriger vers le dernier. Maintenu par des arceaux, la bâche de la remorque ne formula aucune résistance quand il se glissa à l'intérieur. Il se coucha au fond et ne chercha jamais à regarder vers l'extérieur quand jaillirent les hurlements du maton. Indifférent, Antonio Pitarelli ferma les yeux en songeant à sa prochaine vengeance.

Jour 2

Antonio Pitarelli gratta sa barbe naissante. Depuis la veille, jour de son évasion, ses conditions sanitaires s'étaient dégradées et son aspect physique se transformait. Des poils grisonnants foisonnaient maintenant sur ses joues.

Après son crime et s'être introduit sous la bâche du camion, il avait entendu le remue-ménage du second surveillant pénitentiaire. Le chauffeur du poids lourd, pressé de poursuivre sa journée, n'avait pas tenté d'en connaître la cause et avait repris sa route.

Le parcours parut une éternité au voyageur clandestin, le transporteur ne respectant aucun arrêt légal. Il suivit la direction de Bordeaux, avant de se décider à s'immobiliser à la première aire de repos située au sud de Saintes, en Charente-Maritime.

Le temps jouait pour l'Italien. Il se savait suffisamment éloigné du lieu de son forfait pour se douter que les forces de l'ordre n'érigaient aucun barrage. Seuls les péages devaient être encore surveillés. Par contre, le personnel des patrouilles guignait régulièrement les écrans de leurs ordinateurs où étaient diffusés sa photo et son signalement. Il devait rester discret.

Il s'éclipsa après avoir franchi le grillage de l'autoroute, traversa des prés sans connaître sa situation géographique. La platitude du

terrain ne l'avantageait guère et il espérait bientôt distinguer une forêt. Il ralentit le pas quand le vrombissement des véhicules ne fut plus qu'une sourde rumeur. Une route coupait des champs de blé, il la suivit sur le bas-côté, observant les alentours ; prêt à se jeter dans le fossé à la vue de la première automobile suspecte.

Le fuyard méconnaissait le réseau routier français et il lui était impossible de se localiser. Pour l'instant, ses motivations restaient basiques : se nourrir et rejoindre Grenoble où des amis le cacheraient. Ensuite, il préparerait sa vengeance.

Un panneau indiquait la direction de Cognac. Il parvint à se situer sommairement. Il jura en se demandant comment traverser ce satané pays.

Après avoir marché une dizaine de kilomètres, la chance le favorisa au cœur d'un hameau. Un rictus de satisfaction se dessina sur son maigre visage en reconnaissant un véhicule italien garé sur un trottoir, datant d'une autre époque. « *Un signe du destin !* » se dit-il. Le moteur d'une Autobianchi toussotait tranquillement, sans la présence de son propriétaire. Il enclencha la première et quitta le bourg en discernant, dans le rétroviseur, le titulaire courir derrière lui.

« *Magne-toi, tu n'es pas près de me rattraper !* » s'esclaffa-t-il en remarquant le GPS.

Il tabula les données de la capitale dauphinoise. L'écran s'éclaira et une voix féminine aux intonations quelque peu robotiques l'enjoignit de suivre la direction d'Angoulême. Il asséna un coup de poing sur le tableau de bord quand il parcourut virtuellement le trajet affiché sur le petit moniteur. Le tracé conseillait de s'engager sur l'autoroute. Les itinéraires à péage regorgeaient de forces de l'ordre et Pitarelli se refusait d'encourir le moindre risque. Il reformula sa requête en précisant une circulation sur des axes secondaires. Le nouveau parcours s'afficha, accompagné de la voix qu'il commençait déjà à exécuter.

Il prit la direction de l'est, roulant avec prudence et respectant le Code de la route, de façon à éviter d'être repéré par une patrouille éventuelle.

Comme tous les matins depuis le premier jour de sa retraite et après le petit-déjeuner, Gérard Erino sortit de chez lui pour acheter son journal. Natif de Domène, commune située à une douzaine de kilomètres au nord-est de Grenoble, l'ancien gendarme avait récupéré et restauré la maison familiale. À 58 ans, il appréciait chaque jour que la vie lui offrait. S'extirper du lit quand le soleil était déjà levé, aucun ordre à subir de la part d'un gradé et surtout, ne plus s'occuper des problèmes des autres. Sa famille, sa maison et son jardin lui suffisaient amplement. Sans oublier ses copains, notamment Christian Varin, pisteur-secouriste à Chamrousse l'hiver et accompagnateur en montagne, l'été.

Ils s'étaient connus quelques années auparavant. Gérard avait appris l'assassinat du maire de Domène dans le journal local, *Le Dauphiné libéré*. Or, l'édile était aussi le patron des pisteurs-secouristes de la station de ski de Chamrousse. Par curiosité, l'ex-gendarme avait décidé de se rendre sur les lieux du crime. Parvenu aux lacs Robert, il avait rencontré Christian. Les deux hommes avaient rapidement sympathisé.

À cette heure, l'invétéré coureur de reliefs baladait un groupe de clients dans le massif du Vercors.

Christian Varin marchait depuis deux heures en direction du Grand Veymont, point culminant du massif. Il avait quitté la station de Gresse-en-Vercors en compagnie d'une dizaine de randonneurs et tous progressaient sur un sentier caillouteux. La muraille calcaire les surplombait, mais le paysage s'étendait au fur et à mesure qu'ils prenaient de l'altitude.

Ils avaient franchi le goulet du pas de la Ville et la plupart de ses clients découvraient pour la première fois les hauts plateaux de ce massif préalpin. Au nord, les falaises du Traversier et du rocher de la

Balme s'étendaient jusqu'à la montagne de la Grande Moucherolle. À l'ouest, les reliefs s'apaisaient aux limites de la plaine rhodanienne.

Au fil de la progression, l'accompagnateur en montagne expliquait la formation géologique du massif, son biotope et sa faune, tout en songeant à Rachel, sa dulcinée qu'il retrouverait en début de soirée. Serveuse dans un restaurant à Chamrousse, le Grenoblois l'avait rencontrée au cours d'un hiver. Depuis, ils vivaient ensemble dans l'appartement d'un vieil immeuble de la place aux Herbes, au cœur historique de Grenoble.

Le groupe parvint au sommet du Grand Veymont. Hommes et femmes découvrirent l'emblématique mont Aiguille.

— Je vous présente la montagne représentative de l'alpinisme. Gravie en 1492 par Antoine de Ville sous les ordres de Charles VIII. Une partie de la voie d'escalade de l'époque s'est éboulée.

Fort de sa passion, il relata avec force imagination la première ascension de ce lieutenant de l'armée du roi et de ses compagnons.

Des milliers d'hectares de vignes s'étendaient sur des kilomètres à la ronde et malgré un paysage qu'il n'appréciait guère, Pitarelli se détendait au fil des kilomètres. Il en parcourut une centaine avant de remarquer l'affichage du clignotement de la jauge de carburant sur le tableau de bord. Il ralentit pour économiser de précieux centilitres, mais la petite voiture exhala son dernier soupir un peu plus loin. L'heure électronique indiquait 16 h 45 quand il l'abandonna.

En cette fin de journée, le ciel se colorait de rose au-dessus de Grenoble. Un cumulus de beau temps traversait la vallée en forme de Y pour aller se perdre en direction de l'Oisans. L'activité dans les couloirs de l'hôtel de police s'apaisait et les bureaux se vidaient de leurs occupants. Seuls ceux dont les hommes arrivaient pour travailler la nuit résonnaient de bruits divers. Claire Dumax consulta sa montre.

« *Déjà neuf heures et quart !* »

Son mari l'attendait devant un restaurant mexicain. Comme d'habitude, ses procédures avaient pris le dessus et son époux trépignait certainement près de l'entrée de l'établissement. Elle éteignit son ordinateur en se levant et remarqua une feuille imprimée dans la poubelle, sur son bureau. Elle fronça les sourcils en reconnaissant le visage sur la photo.

« *Pitarelli !* »

L'un de ses hommes avait photocopié le document au cours de la matinée pour le déposer, sans l'avertir, sur le bureau. Contrariée, elle prit connaissance du dossier. Il émanait du ministère de l'Intérieur. Le cliché datait du jour de l'incarcération de l'Italien. Les sourcils broussailleux et des yeux d'un vert profond donnaient à ce visage émacié une marginalité singulière. A contrario, un cou puissant laissait deviner une forte carrure. Le document indiquait les circonstances de son évasion.

La lieutenant reconnecta l'ordinateur et cliqua sur le fichier des personnes recherchées. En complément des particularités physiques et leurs éventuelles photos, ainsi que les reproductions des tatouages, le dossier signalait la totalité des délits et crimes commis. La policière le survola. Au fil des lignes, la réminiscence de l'affaire remonta à son esprit. Pitarelli et Marine Lebeuf possédaient tous les deux un fort caractère. Il engendra leur perte. La cupide cinquantenaire ne reculait devant rien pour parvenir à ses fins. Elle frétillait dans le crime, comme nage un poisson dans l'eau. Claire délaissa sa lecture pour fixer de nouveau l'imprimé.

« *Ce salopard a tué un maton et se trouve maintenant dans la nature.* »

Elle s'enfonça dans son fauteuil, joignit les paumes de ses mains qu'elle porta devant son visage en fermant les yeux. Elle réfléchit à haute voix pour mieux se concentrer.

« *Où ira-t-il ? L'Italie est son pays, mais il connaît du monde ici.* »

L'identité de Marine Lebeuf la hantait. Elle se pencha sur le dossier de cette femme sans scrupule. Dumax eut la confirmation qu'elle était toujours emprisonnée. Elle vérifia celui de Paolo Pitarelli – le frère du fuyard –, lui aussi restait actuellement enfermé.

Claire se murait dans l'expectative. L'Italien préférerait-il se cacher dans son pays natal ou en Isère ? S'il choisissait la seconde option, viendrait-il à Grenoble, auquel cas, la police serait territorialement compétente en cas d'identification. S'il se dissimulait en zone rurale, la gendarmerie se saisirait de l'affaire. Ses questions restaient pour l'instant sans réponses.

Elle soupira en éteignant l'ordinateur. Les bruits de l'étage s'estompaient. Elle se promit de suivre le dossier à distance si des renseignements lui parvenaient. Lasse, elle quitta le bureau, l'esprit envahi par l'Italien et rentra chez elle, oubliant son rendez-vous.

L'estomac d'Antonio criait famine et sa gorge desséchée l'irritait. Il marchait depuis plusieurs heures quand un véhicule s'arrêta à sa hauteur. Sa couleur ne prêtant aucune confusion avec celles des forces de l'ordre, l'évadé s'obligea à rester impassible. La conductrice, une matrone un peu trop entreprenante à son goût, le déposa une trentaine de kilomètres plus loin, à l'entrée d'un village. Il avait songé un instant à la supprimer pour s'approprier la voiture, mais s'il commençait à semer des cadavres derrière lui, les enquêteurs le suivraient à la trace.

La nuit tombait et le trafic se raréfiait. Le ventre vide, il se dissimula dans une grange abandonnée. Le remords n'ayant jamais prise sur lui, il s'endormit rapidement.